

— Elle va venir, messieurs, fit madame Dorimond avec un geste contraint.

Au même instant, Diane parut dans l'encadrement de la porte, appuyée sur le bras de son amie Renée Mauville.

Il y eut presque un cri d'étonnement, aussitôt réprimé avec le tact et la correction des usages du monde.

Diane était livide, ses yeux superbes, rouges et gonflés, jetaient des éclairs farouches et sa bouche se crispait dans un sourire de commande.

Sa robe de dentelles noires légèrement décollée, accusait encore sa pâleur, et aucun ornement ne venait rompre la sévère monotonie de cette toilette sombre.

Seuls, ses cheveux tordus négligemment sur la nuque avaient un éclat fulgurant, fascinant. Elle était belle ainsi, mais d'une beauté que nul ne lui connaissait et qui répandait dans ce cénacle de bonne compagnie des frissons inquiétants, quelque chose comme à l'approche d'un drame.

Paul Langer, brusquement impressionné, s'avança au-devant de sa fiancée et lui offrit son bras pour la conduire à un fauteuil.

Un froid avait passé dans le salon et, tandis que l'ingénieur, ses parents et ses amis s'empresaient autour de Diane, on causait en petits comités et de chacun de ces groupes partaient des réflexions, des marques d'étonnement, causées par l'attitude singulière de la fiancée.

— Que se passe-t-il ici ? fit tout bas madame Morard, la femme du grand peintre, on nous cache sûrement quelque chose.

— Quelle étrange toilette pour une fiancée, ajouta madame Robeaux, la conseillère. On dirait qu'elle prend le deuil de son bonheur.

— A-t-on idée d'un tel renversement des usages établis !

Et les commérages allaient leur train, sans qu'un seul de ces traits indiquât une marque de compassion ou, du moins, de sympathie à l'adresse de cette jeune fille que chacun supposait malheureuse et victime d'une erreur du sort.

— Cela n'est rien moins que flatteur pour le fiancé, reprit mademoiselle Bertel, ancienne amie de Diane ; aussi, regardez quelle figure il fait.

— Cependant, il est fort bien, observa une autre personne, — quoique plus âgé que mademoiselle Dorimond — et rien ne justifie l'antipathie qu'elle semble lui témoigner.

En effet, tout prévenait en faveur de M. Langer. Sa haute taille, sa physionomie ouverte, franche et loyale, son caractère droit et sa vie passée, dans les pages de laquelle chacun pouvait lire et où on n'aurait pu relever la moindre écla-boussure.

— Il faut avouer que Diane est une petite personne bien fantasque ! qui ne mérite pas un tel mari. Mais on dit que c'est une déséquilibrée.

## A L'ABRI DES CRISES FINANCIÈRES



La voix venant du premier tonneau. — Bonjour, M. Vanderbilt. Comment êtes-vous, ce matin ?

La voix venant du second tonneau. — Très bien, M. de Rothschild. Comme vous sortez rarement !

La première voix. — Que voulez-vous ? On finit par contracter une passion pour son chez soi.

Et toutes ces petites remarques finissaient par ces mots : C'est incompréhensible !

La musique hongroise emplissait le salon de ses sonorités, et la pauvre Diane, indifférente à tout ce qu'on pouvait dire d'elle, écoutait avec un sourire d'extase sur les lèvres.

## III

Les formalités étaient à peu près accomplies.

Les assistants savaient que M. Langer possédait une fortune de deux millions, réalisés sur ses dernières entreprises, car l'ingénieur ne devait rien qu'à lui-même, à son intelligence remarquable, à ses connaissances techniques.

Diane apportait à son époux une dot d'un million et de superbes espérances.

Ces chiffres n'étaient pas faits pour surprendre les invités, qui, de leur côté, étaient, pour la plupart, pourvus de capitaux fantastiques.

Le notaire, calme et froid dans sa dignité ministérielle, avait paré à toutes les éventualités, et toutes les précautions avaient été prises pour assurer l'avenir des époux.

Il ne restait que les signatures à apposer au bas de l'acte qui allait lier ces deux existences si dissemblables.

Tout le monde avait les yeux fixés sur mademoiselle Dorimond, lorsqu'elle s'avança pour prendre la plume.

Au moment de signer, elle lança un regard éperdu du côté de l'estrade, et ses yeux rencontrèrent ceux de Léonard, qui comprenait enfin ce qu'on exigeait de la jeune fille.

Très troublé, hagard, ne sachant plus ce qu'il faisait, il joignit les mains, dans un geste implorant, et Diane, devant cette apparition, perdit tout à fait la tête.

Elle jeta brusquement la plume, poussa un grand cri :

— Non, non, je ne peux pas ! et s'enfuit.

Ce fut un moment de stupeur et de désarroi indicibles, pendant lequel tous s'interrogeaient.

M. et madame Dorimond, dans un affolement inexprimable, coururent rejoindre leur fille.

Quant au fiancé, profondément blessé et humilié de l'affront fait à sa personne, il disparut sans demander d'explications.

Les musiciens se levèrent en tumulte pour s'informer de ce qui s'était passé.

Léonard aurait pu les renseigner, mais il ne le fit pas.

Les invités profitèrent de l'émotion générale pour quitter l'hôtel et aller au loin colporter l'étrange mystère dont ils ne connaissaient, d'ailleurs, que le premier acte.

Dans sa chambre de jeune fille, blanche et riante, Diane était en proie à une crise de nerfs, dont ne pouvaient la tirer ni sa mère, ni sa femme de chambre.

— Votre fille est folle, madame, fit le banquier sévèrement ; elle nous a rendus ridicules.

— Laissez-la donc ! Vous voyez dans quel état elle est. Pauvre petite !... Mon amour... C'est la mère qui vient te consoler.

Madame Dorimond prenait sa fille dans ses bras, l'embrassait, lui faisait respirer des sels et la calmait par toutes ces petites câlineries familières aux mères.

Le père haussait les épaules et semblait furieux.

M. Dorimond était bon pourtant ; il adorait sa fille, mais à sa manière qui était de la rendre heureuse malgré elle.

— Laissez-nous ! monsieur, je vous en prie, jusqu'à ce que Diane soit revenue à elle. Votre vue l'exaspère, car c'est vous qui l'obligiez à ce mariage qu'elle détestait.

— Elle était bien malheureuse, ma foi ! Je lui avais déniché un mari parfait, riche, bon garçon, qui avait toutes les qualités pour en faire la femme la plus enviée de Paris, et, par un caprice inimaginable, mademoiselle se refuse à faire son bonheur.

— Diane n'aimait pas M. Langer ; elle me l'a toujours dit.

— Elle ne l'aimait pas ! Elle ne l'aimait pas ! Ne voilà-t-il pas une bonne raison. C'est une phrase de roman, que tout cela. Vous êtes coupable aussi, madame ; vous l'avez encouragée dans ses idées exaltées et êtes cause de ce qui arrive aujourd'hui.

Sur ces mots, le banquier sortit en faisant claquer la porte après lui.

Qu'aurait-ce été si le digne homme avait soupçonné la faiblesse de madame Dorimond, qui s'était faite la complice de sa fille dans la comédie qui venait de se jouer ?

Après cette scène terrible, Diane était tombée dans une sorte de prostration qui la laissait sans forces et sans pensée.

Le docteur Jacquin, qu'on était allé chercher, arriva en grande hâte.

Lorsqu'il eut examiné la malade de très près, il resta méditatif.

Madame Dorimond l'observait avec angoisse.

— Pensez-vous que ce soit grave, docteur ?

Dites-moi la vérité, j'aime mieux tout savoir.

— Pas précisément, madame, mais cela pourrait le devenir ; car mademoiselle Dorimond a une organisation si impressionnable et si nerveuse,

## FÊTE A LA CUISINE



— Ho ! Faut en boire ! Vois-tu Eulalie, le lager c'est comme de l'eau. C'est le Parlement qui l'a dit.

## AUTRES TEMPS, AUTRES MŒURS



L'institutrice. — Si vous aviez coupé le crisper de votre père, auriez-vous fait comme Georges Washington, l'auriez-vous avoué ?

L'élève. — Je ne le pense pas.

L'institutrice. — Comment ! Vous diriez un mensonge ?

L'élève. — Washington aussi en aurait dit un, s'il avait eu un papa comme le mien pour père.